

n'excuse aucun acte foible ou coupable, cette inébranlable fidélité pour le Souverain auquel on doit sa vie, & pour celle qui peut en assurer le bonheur.

Eh ! quel plus noble & plus doux espoir en effet peut animer un Chevalier François, que celui de paroître aux yeux de son Souverain après une action brillante, d'être compté dans le nombre de ceux qui se rendent utiles à l'Etat, soit par leurs services, soit par leurs connoissances, & de voir les vertus & la beauté applaudir à ses succès ! Qu'il se rappelle sans cesse ce passage de Tacite, si honorable pour les anciens Francs : *Les mœurs sont plus chez eux, dit cet Historien Philosophe, que les plus fortes lois chez les autres nations.*

Mes vœux les plus ardents & les plus tendres sont aujourd'hui remplis, MESSIEURS : oui, les Guesclins, les Bayards renaîtront parmi nous ; nos jeunes Paladins François n'ont point dégénéré de ceux qui furent chantés par la voix harmonieuse du Poëte Ferrarois. Ils ont volé sous les ordres d'un nouveau Renaud ; ils ont étonné le Nouveau-Monde par leur audace ; ils sont revenus porter aux pieds de Louis, des palmes qui furent inconnues aux Grecs, aux Romains,

&

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 337
& que les fleuves de l'ancien continent ne voyent point croître sur leurs bords. Ils volent une seconde fois, ils portent la bannière des lis vers ces rives éloignées... Heureux... heureux le père qui reçoit des mains de son fils un rameau de ces nouvelles palmes, si dignes d'être entrelacées avec les lauriers de Mahon & de Fontenoy !

R É P O N S E

De M. l'Abbé DELILLE, Directeur de l'Académie Française, au Discours de M. le Comte de Tressan.

M O N S I E U R,

LE tribut d'éloges que vous avez payé à la mémoire de M. l'Abbé de Condillac me dispenseroit de rien ajouter à ce que vous en avez dit, si mon devoir & mon inclination ne m'avertissoient également de jeter aussi quelques fleurs sur son tombeau. Vous ne regrettez qu'un homme de Lettres, & je regrette un Confrère.

Tome VIII.

P

M. l'Abbé de Condillac orna d'un style noble, clair & précis, différens objets de la Métaphysique, cette Science à la fois si vaste & si bornée; si vaste par son objet, si bornée par les limites prescrites à la raison. Placée entre les mystères augustes de la Religion & les mystères impénétrables de la nature, entre ce qu'il est ordonné de croire & ce qu'il est impossible de connoître, elle peut creuser dans ce champ si étroit, mais elle ne peut l'élargir.

Abandonnés, par leur religion, à toute la liberté de leurs rêveries philosophiques, les anciens, si admirables d'ailleurs en morale & en politique, ne nous ont guère transmis, dans leur Métaphysique, que des absurdités; qui, pour l'honneur de la raison, devroient être dans un profond oubli; mais qu'un respect curieux pour tout ce qu'a pensé l'antiquité, a condamné à rester immortelles.

Et cependant telle est la destinée des anciens, que, dans presque tous les Arts, presque toutes les Sciences, les modernes se sont appuyés sur eux: ils n'ont pas achevé tous les édifices des Arts, mais ils ont posé les fondemens de tous; & le système de Locke n'est, comme

on le fait, qu'un développement très-neuf d'un axiome très-ancien, que rien n'existe dans la pensée qui n'ait passé par les sens. C'est ce même axiome que M. l'Abbé de Condillac a développé d'une manière encore plus lumineuse, en reprenant, où Locke les avoit laissées, des idées dont il sembloit avoir méconnu la fécondité, comme on voit dans les mines un ouvrier habile revenir sur les traces des premiers travaux, & saisir une veine abandonnée.

Tel est l'objet du beau *Traité des Connoissances humaines*, qui plaça tout d'un coup M. l'Abbé de Condillac au rang des Philosophes les plus distingués. Je ne m'étendrai pas sur ses autres Ouvrages, que vous avez si bien appréciés; je ne me laisserai pas même séduire par cet ingénieux *Traité des sensations*, dont il dut l'heureuse idée à une femme, & qui réunit, à l'intérêt de la vérité, le charme de la fiction. Mais je ne puis pas m'arrêter avec plaisir sur le moment où M. l'Abbé de Condillac fut appelé sur un théâtre plus digne de ses vertus & de ses lumières, par le choix qu'on fit de lui pour être l'Instituteur de l'Infant de Parme. On a vu des Philosophes célèbres refuser des proposi-

340 DISCOURS DE MESSIEURS
tions semblables, avec des conditions plus honorables encore & plus flatteuses, & défendre, contre la promesse de la plus haute fortune & des plus grands honneurs, leur repos honorable & leur douce médiocrité.

L'Abbé de Condillac n'avoit pas les mêmes raisons de refus. Il s'agissoit d'un enfant du sang de France; & le Philosophe, en acceptant, fut encore citoyen. Eh! qui convenoit mieux à cette place, que celui qui avoit étudié si profondément l'esprit humain? Mais il ne s'agissoit plus de ces brillantes hypothèses, de cette statue animée par une ingénieuse fiction: il s'agissoit de former un enfant royal; il falloit épier, saisir au moment de leur naissance chacune de ces pensées d'où devoit dépendre un jour le sort d'un Etat, les diriger, les épurer, &, pour achever cette grande création, allumer dans cette ame un feu vraiment céleste, l'amour du bien public.

Lorsqu'on a dit d'un Ecrivain: Il fut grand Orateur, grand Poète, grand Philosophe, le public entend dire encore avec plaisir: Il fut simple & bon. Tel fut M. l'Abbé de Condillac. Pour le regretter autant qu'il mérite de l'être,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 341
il ne suffit pas d'avoir lu ses Ouvrages; il faut avoir connu ses amis, ou l'avoir connu lui-même. Il fut pleuré... qu'ajouterai-je à ce mot?

Le public vous voit avec plaisir, MONSIEUR, prendre ici la place de cet illustre Académicien. Votre nom & votre rang ajoutent un nouveau lustre à vos talens, & vos talens rendoient votre nom & votre rang inutiles.

Aux dons de la nature vous avez ajouté ce goût exquis, perfectionné par le commerce des sociétés les plus brillantes, dont vous-même avez été l'ornement. On fait combien les agrémens de votre esprit ont embelli cette célèbre Cour du feu Roi de Pologne, composée des hommes & des femmes les plus distingués par la naissance, les grâces, le génie, & qu'Auguste, Maître du monde, eût enviée à Stanislas détrôné.

Depuis long-temps vous vivez dans une retraite philosophique, où les Lettres font votre bonheur & votre gloire. Il semble qu'elles veulent vous payer aujourd'hui les heures que, dans vos plus belles années, vous avez dérobées pour elles aux plaisirs de la jeunesse & au tumulte des Cours. Permettez-moi feu-

542 DISCOURS DE MESSIEURS
lement de remarquer une chose très-nouvelle, dans ce partage que vous leur avez fait de votre vie. Dans votre jeunesse, vous vous êtes occupé de choses sérieuses; & de savans mémoires sur quelques objets de la Physique vous ont mérité l'adoption de l'Académie des Sciences. Dans un âge plus avancé, vous vous êtes livré aux brillantes féeries des Romans & aux enchantemens de la Poésie. Digne rival des Chaulieu, des la Fare, de ce Saint-Aulaire qui composa à quatre-vingts ans quelques vers qui l'ont immortalisé (car dans le plus petit genre la perfection immortalise), successeur de ces hommes aimables dans la célèbre société du Temple, vous avez hérité d'eux, non seulement leurs grâces & leur urbanité, mais encore l'art heureux de tromper comme eux les ennuis de l'âge par les prestiges dont vous entoure votre génie aimable & facile. Le talent le plus jeune vous envieroit la fécondité de votre plume élégante, & ce que vous appelez votre vieillesse, car ce mot semble ne devoir jamais être fait pour vous, ressemble à ces beaux jours d'hiver si brillans, mais si rares, dont la plus belle saison seroit jalouse.

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 343

Peut-être tous ceux qui ne cultivent les Lettres que comme un moyen de bonheur, devroient-ils vous imiter; peut-être faudroit-il que nos études, au lieu de suivre l'impression & le caractère de l'âge, luttassent contre son impulsion; que comme vous, MONSIEUR, on opposât des méditations sérieuses & profondes, à la bouillante effervescence & aux dangereuses erreurs de la jeunesse; que comme vous on égayât des fleurs de la Littérature la plus aimable, ce déclin de l'âge où la raison chagrinée ternit & décolore nos idées, & que par ce moyen on retint, du moins le plus long-temps qu'il seroit possible, les douces illusions qui s'envolent. Mais pour cela, MONSIEUR, il faudroit & ce fonds de raison qui vous a distingué de si bonne heure, & cette tournure d'imagination toujours jeune, toujours fraîche, qui, n'en déplaise à tous les Romans possibles, est la véritable fée, la véritable enchanteresse. C'est par elle que vous avez rajeuni nos anciens Contes de Chevalerie; ils ont acquis plus de goût & d'élégance, & n'ont presque rien perdu de leur antique naïveté.

On dit que nos anciens Paladins, re-

venus de leurs expéditions valeureuses, dans l'oïfiveté de leurs châteaux, se faisoient conter les exploits des braves les plus célèbres. Vous avez mieux fait encore, MONSIEUR; dans la paix de votre retraite, vous avez célébré vous-même les exploits de ces anciens Héros de notre Chevalerie, à laquelle vous appartenez par votre naissance. C'est par ce même attrait sans doute que vous avez traduit le charmant Poème de l'Arioste, archives immortelles de ces nobles extravagances de la bravoure chevaleresque, qui, depuis corrigée par le ridicule & réduite à son juste degré, est devenue le véritable caractère de la valeur Françoisse. Au reste, MONSIEUR, cet esprit de Chevalerie, que nous croyons si moderne, peut-être remonte-t-il plus haut qu'on ne pense. Il me semble que la Grèce eut aussi & ses Paladins & ses Troubadours. Hercule, Pyrithois, Thésée, alloient aussi cherchant les aventures, exterminant les monstres, offrant leurs bras & leurs vœux à la beauté; & Homère alloit chantant ses vers de ville en ville. Enfin rien ne ressemble plus à l'héroïsme d'Homère que l'héroïsme du Tasse: car votre Arioste, MONSIEUR, a chanté sur un

autre ton, ou, pour mieux dire, sur d'autres tons: en effet, il les a tous.

Vous savez que, lorsque son Poème parut, quelqu'un lui demanda où il avoit pris toutes ces folies. Vous, MONSIEUR, qui l'avez reproduit dans notre Langue, vous lui avez plus d'une fois demandé où il avoit pris ce génie si souple & si facile, qui parcourt sans disparates les tons les plus opposés; qui, par un genre de plaisanterie nouveau, ne relève les objets que pour mieux les abaisser; de l'expression sublime descend subitement, mais sans secousse, à l'expression familière, pour causer au lecteur, tout à coup défabusé, la plus agréable surprise; se joue du sublime, du pathétique, de son sujet, de son lecteur; commence mille illusions qu'il détruit aussi-tôt; fait succéder le rire aux larmes, cache la gaieté sous le sérieux, & la raison sous la folie, espèce de tromperie ingénieuse & nouvelle, ajoutée aux mensonges rians de la poésie.

Il semble que le peu d'importance qu'il paroît attacher à toutes ces imaginations, auroit dû désarmer la critique; cependant à ce Poète si peu sérieux, même quand il paroît l'être le plus, elle a très-sérieusement reproché le dé-

346 DISCOURS DE MESSIEURS
fordre de son plan. Vous savez mieux
que personne, MONSIEUR, combien ce
désordre est piquant, combien il a fallu
d'art pour rompre & relier tous ces fils,
pour faire démêler au lecteur cette trame,
comme il le dit lui-même, d'événemens
entrelacés les uns dans les autres; pour
l'arrêter au moment le plus intéressant
sans le rebater, & ce qui est le com-
ble de l'adresse, entretenir toujours une
curiosité toujours trompée.

Vous vous rappelez la fameuse que-
relle des anciens & des modernes. Con-
noissez-vous un Auteur qui eût pu mettre
un plus grand poids dans la balance? Les
modernes, qu'on opposoit aux anciens,
devoient aux anciens mêmes une partie
de leur force. L'Arioste seul, vraiment
original, pouvoit lutter contre eux avec
ses propres armes; & ces armes, comme
celles de ses Héros, étoient enchantées.

Laiſſons à l'Italie cet éternel procès
de la prééminence du Tasse & de l'A-
rioste, qui amuse la vanité nationale;
leurs genres sont trop différens pour
être comparés. Admirons la beauté
noble, régulière & majestueuse de la
poésie du Tasse; adorons les caprices
charmans, le désordre aimable, & l'ir-
régularité piquante de la Muse de l'A-

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 347
rioste. Une seule chose les rapproche;
c'est le plaisir avec lequel on les lit même
dans les traductions les plus foibles,
où pourtant l'Arioste avoit, quoique
sous la même plume, perdu beaucoup
plus que le Tasse. Car quel style parmi
les modernes égale celui de l'Arioste?
Vous l'avez vengé, MONSIEUR, de l'in-
fidélité de ses premiers traducteurs, &
je vous dirois volontiers, en style de
Chevalerie: Vous avez redressé les torts
de vos prédécesseurs.

Cependant je vous crois déjà trop de
dévouement à la gloire de l'Académie,
pour exiger que j'établisse votre supé-
riorité aux dépens d'un homme estima-
ble dont le nom est sur sa liste. L'Ou-
vrage de M. de Mirabaud se lit avec
intérêt; & pour tout dire en un mot,
il a traduit un Roman, vous avez tra-
duit un Poème.

Quelle obligation n'avons-nous donc
pas, MONSIEUR, à votre vie retirée &
paisible, puisqu'elle nous a valu des
Ouvrages aussi aimables! Combien vous
devez la chérir vous même, puisqu'elle
a tant contribué à votre gloire! Ce-
pendant, MONSIEUR, je ne puis m'em-
pêcher de faire contre elle quelques
vœux, non en faveur d'un monde sou-

vent frivole, qui ne vous offriroit aucun dédommagement des vrais plaisirs que vous auriez perdus, mais en faveur de l'Académie qui vous adopte; vous voyez qu'on s'y occupe de tout ce que vous aimez. Quittez donc quelquefois votre asile pour elle, & vous croirez ne l'avoir pas quitté.

DISCOURS

Prononcé le 19 Juillet 1781;

*Par M. DE CHAMFORT, lorsqu'il fut
reçu à la place de M. de Sainte-Palaye.*

MESSIEURS,

IL y a des bienfaits qui ne trouvent point d'ingrats, mais il est des bienfaiteurs qui craignent l'effusion de la reconnaissance. Ce sont ceux qui, rassasiés d'hommages, ne peuvent plus être honorés que par eux-mêmes, & c'est le terme où vous êtes parvenus. Aussi ai-je cru m'apercevoir qu'après la variété non moins ingénieuse qu'inépu-

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 349
sable des remerciemens qui vous ont été adressés, vous supprimeriez avec plaisir ceux que l'avenir vous réserve. Oui, MESSIEURS, vous remettriez généreusement une dette qu'on vous payera toujours avec transport, & dont il est si doux de s'acquitter. Mais cet usage, d'ailleurs ancien, rappelle des noms chers & précieux, & dès-lors il vous devient sacré. Le tribut que vous négligeriez pour vous-mêmes, vous l'exigez pour ces grands noms; vous le réclamez pour votre illustre Fondateur, ce Ministre qui, parmi ses titres à l'immortalité, compte l'honneur d'avoir suffi à tant d'éloges qui la lui assurent. Vous le réclamez pour ce Chef célèbre de la magistrature, dont la vie entière se partagea entre les lois & les lettres, & dont la gloire vous devient en quelque sorte plus personnelle, en se reproduisant sous vos yeux dans l'héritier de son nom & de ses talens, qui le représente constamment parmi vous, & qui, dans cet instant, par un choix du sort déclaré en ma faveur, vous représente encore vous-mêmes.

Enfin, MESSIEURS, un intérêt d'un ordre supérieur, qui vous attache encore plus à cet usage & vous le rend à jamais inviolable, c'est la mémoire de